

directement à la question, N. Zwingmann cite Dieter Hertel, qui soulignait déjà que les motifs de préservation variaient au gré d'intérêts changeants et qu'en tout cas, il ne serait jamais venu à l'esprit des Grecs ou des Romains de préserver un monument ancien « um ihrer selbst ». Or cela n'a pas changé, constate N. Zwingmann : la préservation n'est, encore aujourd'hui, jamais une fin en soi (p. 103). La protection d'un monument ancien est toujours guidée par une idéologie ou, du moins, un intérêt particulier, qu'il soit conscient ou non. Tout l'enjeu est évidemment de comprendre quel est cet intérêt, et c'est ce que fait remarquablement N. Zwingmann, qui ne se contente pas d'énumérer des « attractions touristiques » (« Sehenswürdigkeiten ») mais cherche aussi à savoir pourquoi et dans quelle mesure elles étaient perçues comme telles. Cela fait de son livre un ouvrage important, indispensable même pour qui souhaite étudier le tourisme (et le voyage en général) dans l'Antiquité, l'identité grecque (ou gréco-romaine) dans son rapport à l'autre ou encore la question de la mémoire au travers des monuments qui l'incarnent.

Jean VANDEN BROECK-PARANT

Andreas MEHL, Alexander V. MAKHLAYUK & Oleg GABELKO (Ed.), *Ruthenia Classica Aetatis Novae. A Collection of Works by Russian Scholars in Ancient Greek and Roman History*. Stuttgart, F. Steiner, 2013. 1 vol. 17 x 24 cm, 235 p., 3 fig. Prix : 46 €. ISBN 978-3-515-10344-1.

Pendant une grande partie du XX^e s., les historiens occidentaux snobent la littérature scientifique soviétique sous le prétexte qu'elle est biaisée par le recours à l'idéologie marxiste. Mais la vraie raison de cet ostracisme se trouve plutôt dans le fait que ces historiens, dans leur grande majorité, *Rossica non leguntur*. Car cette littérature russe ne mérite pas un rejet général. Plusieurs œuvres en ont d'ailleurs été traduites, le plus souvent en allemand. De nos jours, l'idéologie marxiste n'influence plus guère la littérature russe, mais l'ignorance de la langue continue à tenir les savants russes en marge du monde scientifique. Ce recueil d'articles d'historiens russes de l'Antiquité traduits en anglais comble bien partiellement le fossé que l'ignorance de la langue maintient intact. Un chapitre introductif d'A. V. Makhlayuk et O. L. Gabelko plante le décor. Les deux auteurs présentent les lignes directrices qui ont conduits les historiens de l'Antiquité et les philologues classiques russes du milieu du XVIII^e s. à nos jours. Jusqu'à la Révolution de 1917, l'histoire ancienne et la philologie classique tiennent un rang comparable à celui atteint par les savants occidentaux. Pour illustrer le fait, il suffit de citer un nom, celui de M. Rostovtzeff. Les débuts de l'ère soviétique sont catastrophiques pour l'histoire ancienne et la philologie classique considérées comme des disciplines « bourgeoises ». Elles disparaissent des cursus universitaires. Nombre d'historiens de l'Antiquité adoptent la méthodologie marxiste de travail et l'histoire ancienne est embarquée dans le combat idéologique contre la science bourgeoise. Au milieu des années 1950, une certaine libéralisation du régime soviétique permet à l'histoire ancienne et à la philologie classique de retrouver des bases plus scientifiques. Les travaux relatifs à l'esclavage antique attirent plus particulièrement l'attention des savants occidentaux et les meilleurs sont traduits dans des langues européennes. Les auteurs de l'article relèvent un point faible dans l'organisation de la recherche soviétique : la séparation de l'érudition entre l'Université et

l'Académie des sciences de l'URSS. Pris par leurs tâches d'enseignement et leurs obligations administratives, les universitaires ne disposent en général que de peu de temps à consacrer à la recherche. De leur côté, les équipes des instituts académiques sont en quelque sorte coupées du contact direct avec les cercles plus vastes des savants universitaires et plus particulièrement avec les jeunes savants ou étudiants, ratant de la sorte les occasions de partager leurs expériences et savoir, un fait qui n'est pas favorable à la reproduction de nouvelles générations de savants. Selon les auteurs de l'article, le problème subsiste à l'heure actuelle, mais est en voie de trouver une solution. La période post-soviétique n'est pas particulièrement favorable à l'histoire ancienne et à la philologie classique. Le bien-être matériel relatif des années 1970-1980 disparaît. Les budgets sont réduits de manière drastique. Les bibliothèques universitaires voient l'acquisition des livres réduite. La formation de futurs chercheurs compétents se fait dans des conditions difficiles. Les relations avec l'étranger se développent, mais les savants occidentaux qui ignorent le russe négligent encore trop souvent les travaux de leurs collègues slaves. Malgré toutes les difficultés, les études classiques connaissent un renouveau dans le choix des sujets traités et dans la manière de les aborder. Les articles publiés dans ce volume en sont la preuve. On y lit des choses intéressantes sur la législation dans la Grèce archaïque, la manière dont Hérodote rend compte de faits historiques, la propagande politique dans les mondes hellénistique et romain, l'activité financière d'Alexandre le Grand (la *syntaxis*), la prosopographie macédonienne, l'activité de Mithridate VI Eupator, le recensement dans la Rome républicaine (critique des vues de P. Brunt), les traditions de l'armée impériale romaine, enfin la pensée politique de Dion Cassius. Ce recueil d'articles montre que les chercheurs russes en histoire ancienne ont atteint le niveau qui est celui de la recherche internationale.

Jean A. STRAUS